

Un Monument Hellénistique de Jordanie: Le Qasr el 'abd d'Iraq al Amir

A une vingtaine de kilomètres d'Amman, en descendant la verdoyante vallée du Wadi Sir en direction générale de la Mer Morte, on rencontre le site d'Iraq al Amir délimité par un cirque de falaises tourné vers le sud et dont l'élément le plus spectaculaire est la ruine d'un grand monument, le qasr el 'abd. Jeté à terre par un ou plusieurs tremblements de terre, il garde encore fière allure. Redécouvert au début du 19^e siècle, ce monument singulier fut d'abord étudié par les Français de Saulcy et de Vogüé vers 1860 et puis, cinquante ans après, par l'Américain C. Butler dont les travaux ont été repris en 1963 par un autre Américain, P. Lapp.

Les conclusions de ces diverses recherches n'étaient ni certaines ni satisfaisantes et l'étude de ce monument très évidemment hors série devait être reprise. J'ai pu le faire depuis 1976 grâce au concours bienveillant des autorités jordaniennes et à l'amicale assistance du Dr Fawzi Zayadine. La direction des travaux sur place et la réalisation des relevés est assurée depuis la même date par l'architecte F. Larché à qui revient une place de premier plan dans la réussite de cette entreprise. Un pas de plus a pu être franchi depuis la fin de 1976: le remontage partiel du rez-de-chaussée pour les longs côtés est et ouest, remontage qui pouvait se justifier par le fait que pratiquement tous les blocs étaient conservés et gisaient au pied des murs dont ils provenaient. La Jordanie retrouvera ainsi, sous une forme rénover et plus proche de son image première, un monument unique de son espèce.

Par une chance exceptionnelle, l'identification du site et du monument, son auteur et sa date nous sont livrés par l'exposé que nous en a fait Fl. Josèphe dans ses Antiquités (XII, 4. 1). Il nous est dit à cette place que le Tobiade Hyrcan—les Tobiades sont attestés à Amman depuis le 5^e siècle—s'était réfugié dans ce qui était sans doute une propriété de famille appelée Tyros en grec, qu'il s'y était retranché et y avait fait des travaux divers dont la construction d'une *baris*, d'une sorte de petit palais richement décoré et entouré d'un lac artificiel. Mais Hyrcan vit ses rêves s'écrouler et dut se donner la mort à Tyros. Le Séleucide Antiochos IV confisqua le domaine qui sort définitivement de l'histoire. La date de cette fin se place en 175 av. J.C.

Le monument se présente comme un bloc de plan rectangu-

laire de 37.50 × 18.75 m., ce qui correspond sans doute à 120 × 60 pieds antiques; la hauteur primitive dépassait légèrement 12 m. On abordait le monument en venant de l'est, mais il est orienté nord-sud et la façade nord constituait l'entrée à laquelle correspondait une façade sud symétrique mais dépourvue de passage.

La restitution que C. Butler a donnée de la façade a été largement diffusée; elle est inexacte dans l'ensemble et dans le détail. La différence la plus marquante entre la vieille image et la nouvelle consiste dans le fait que l'édifice comportait deux étages de hauteur à peu près identique et non un étage supérieur réduit à une sorte d'attique. La séparation entre les deux étages est soulignée par une corniche uniforme qui fait le tour de tout l'édifice. La façade est articulée selon un rythme tripartite; deux massifs angulaires encadrent la partie centrale. L'entrée consiste en un large porche à deux colonnes entre antes—antes de forme particulière, en demi-colonnes. Aux angles de l'édifice deux pilastres devaient répondre à ces colonnes et un entablement unique coiffé par la corniche déjà mentionnée domine tout l'étage. L'ordre est corinthien. Ce qui obscurcit l'image, c'est l'inachèvement de la mouluration et de son décor; les bases des colonnes, les pilastres d'angle avec leurs chapiteaux, la frise sont restés en bosse, à l'inverse des chapiteaux des colonnes et de la corniche à denticules.

Cette image se répétait à l'étage, mais avec des modifications importantes et significatives. Au porche à deux colonnes correspond une loggia de même structure, mais cette loggia est à ciel ouvert. Du côté interne, sur les faces ouest et est, des demi-colonnes reprennent les colonnes de la façade et, au sud, vers l'intérieur du bâtiment, l'articulation de la façade est reprise. L'ordre est corinthien là encore et toujours laissé en bosse, comme on le voit surtout aux bases et aux chapiteaux; mais—variante bien hellénistique—l'entablement est dorique à métopes et à triglyphes. Le sol de la loggia, ou si l'on veut la couverture du vestibule, était formé de cinq énormes dalles pesant chacune environ 25 tonnes, dalles qui constituaient une sorte de podium haut de près d'un mètre sous les colonnes.

Mais c'est l'agencement des deux massifs angulaires qui offre des surprises. On savait depuis toujours que ces deux

massifs comportaient à leur départ de grandes dalles décorées de figures de lions. Ce dispositif est aujourd'hui parfaitement clair et sûr. En façade, chaque massif est orné de deux félins divergents, l'un tourné vers la loggia, l'autre vers l'angle, où sa tête est commune au félin correspondant sur le long côté; le système se retournait en effet sur les longs côtés. On note enfin que dans cette frise les mâles alternent avec les femelles flanquées de leurs petits. Du côté de la loggia, cette frise de lions butait simplement contre les demi-colonnes formant ante.

Cette frise est immédiatement surmontée, de part et d'autre, d'un système de baies ajourées: trois baies chaque fois séparées par des meneaux ornés de demi-colonnettes. Un entablement complet couronne le tout, mais—fait étonnant—et d'ailleurs irrégulier, si l'on s'en tient aux normes d'une bonne architecture grecque, cet entablement rejoint l'angle du bâtiment et se retourne sur les longs côtés pour couvrir d'autres baies du même type.

Ce n'est pas tout dans l'ordre de l'imprévu. Des pilastres avec leurs chapiteaux étaient prévus aux angles; leur image a été presque totalement obscurcie et il n'en subsiste plus que le sommet des chapiteaux. Ce sont en effet de grandes figures d'aigles aux ailes éployées qui formaient les angles de l'étage dans sa partie supérieure: seules les crosses des chapiteaux corinthiens émergent au-dessus de leurs têtes.

L'entablement terminal était du même type à la loggia et aux massifs angulaires, c'est-à-dire qu'il comportait une frise dorique à métopes et triglyphes, avec une différence cependant: au-dessus de la loggia, les triglyphes n'ont pas été creusés de leurs canaux, à l'inverse de ce qui est le cas aux massifs angulaires et, d'ailleurs, les dimensions ne sont pas parfaitement identiques. Ce sont ces différences qui avaient fait envisager au départ l'existence de tours d'angle.

L'image de la façade nord se retrouve au sud, du moins dans les grandes lignes: à la base, un porche à deux colonnes ouvrant sur une sorte de faux vestibule, de fait une sorte de grande exèdre fermée, à la manière de l'opisthodomé d'un temple grec. A l'étage, cette fois, non plus loggia largement ouverte, mais très probablement un système de petites baies analogues à celles percées dans les massifs d'angle.

La restitution des longs côtés offre la même part de certitudes et d'incertitudes. Au niveau du sol, entre les deux massifs nord et sud, sept grandes baies (hautes de 2 et larges de 1 m. environ et séparées par des orthostates larges de 2 m.) faisaient ou plus exactement font encore, ou de nouveau, brèche dans la muraille; trois baies semblables ouvraient au sud vers le faux vestibule. A l'étage, comme il a déjà été dit, la structure des massifs d'angle reproduit celle des façades aux dimensions près. Dans la partie intermédiaire, une succession de petites baies séparées par des meneaux décorés articulaient le mur et éclairaient l'intérieur. C'est actuellement, pour ce qui est des faces externes, la partie la moins bien connue de l'édifice et qu'il sera peut-être toujours difficile de restituer dans le détail.

Dans l'ensemble cependant, comme on le voit, l'image de ce

bâtiment resurgit sous nos yeux avec une exactitude suffisante et c'est une image insolite qui ne suggère immédiatement rien de semblable. Un monument unique dans son genre et c'est la constatation que nous sommes encore amenés à faire quand nous abordons l'intérieur de l'édifice.

L'étude de l'intérieur a été rendue difficile et le reste toujours, en raison de l'existence de niveaux tardifs qui l'occupent dans sa totalité. Sans doute la situation est-elle simple pour les massifs nord et sud. Au nord, le porche mène à un vestibule compris entre la cage d'escalier, à l'est, et une pièce, dans laquelle on peut reconnaître un corps de garde, à l'ouest. Au sud, une porte comprise entre deux fenêtres donnait accès à l'intérieur; ces ouvertures possèdent un décor architectural, au moins ébauché, tout comme les autres portes et fenêtres du vestibule. Le dispositif est symétrique au sud, pour ce qui est du faux vestibule, à cela près qu'il ne possède pas de communication avec le reste du bâtiment. Rappelons seulement que son mur nord était percé de trois grandes baies contribuant à éclairer l'intérieur.

Pour le reste, pour toute la partie comprise entre les massifs angulaires, on se trouve en présence d'un réseau de murs délimitant une série de pièces, dont l'interprétation apparaît de prime abord comme difficile. Au surplus, l'état primitif a été complètement oblitéré par les niveaux tardifs. Il y a là un état byzantin ou, si l'on préfère, tardo-romain, très encombrant; il vaut mieux même parler d'une série d'états successifs et qu'il est difficile de distinguer dans le détail. De toute manière, on ne saurait guère préciser l'usage ou les usages successifs faits de cet ensemble tardif. Tout ce que l'on peut dire pour cette période, c'est qu'à un état monumental premier en succède un autre du type habitation. Le tremblement de terre qui fit écrouler les deux porches nord et sud imposa aussi à un certain moment le déplacement de l'entrée du nord sur le côté est.

Le fait le plus important est que ces installations tardives se situent à un niveau plus élevé que celui du vestibule nord offrant le point O. On constate de façon tout à fait évidente qu'à une certaine date l'intérieur fut remblayé méthodiquement à peu près au niveau 1.70, un peu au-dessous des baies. En même temps, les murs internes plus anciens furent arasés à un niveau uniforme.

Constatation surprenante, mais certaine: les murs tardifs les plus importants sont implantés à l'aplomb de ces murs antérieurs, sans jamais reposer directement sur eux, mais séparés d'eux par un espace de ± 0.20 rempli de petites dalles, de pierres et de terre. On peut ainsi affirmer—et c'est un point sur lequel on a beaucoup hésité et sur lequel les conclusions de P. Lapp étaient diamétralement opposées—que les murs enfouis dans le remblai byzantin sont plus anciens et donc de fait hellénistiques; leurs fondations descendent au reste très bas.

Au reste, tout dans leur structure les oppose aux murs externes: ici, un appareillage de gros blocs de calcaire dur posés à joints secs et destinés à être ravalés; là, une maçonnerie de blocs irréguliers liés au mortier de sable et appelant un enduit ou un revêtement. Mais tels quels, ils sont de la

même date les uns et les autres. Quant au niveau hellénistique interne, j'ai pu en déterminer la place exacte grâce à des sondages pratiqués sur le côté est. On voit là que le mur externe est garni jusque sous les baies, du côté interne, d'un revêtement de petit appareil reposant sur une fondation en saillie. Cette fondation devait être surmontée d'un dallage: elle se trouve au niveau + 0.70; en restituant un dallage, on arrive au niveau + 0.90 pour le sol hellénistique interne. Cette différence de niveau avec le sol externe peut être considérée comme normale.

Que les murs internes aient fait partie d'un plan primitif hellénistique est démontré aussi par leur insertion dans une trame régulière dont les éléments se définissent toujours par un nombre entier de pieds. On restitue ainsi au sol le plan de façon certaine: il s'agit d'un dessin régulier, encore que de destination énigmatique. On peut seulement retracer un cheminement. Du vestibule nord on entrait dans une pièce qu'on peut appeler vestibule interne selon un dispositif bien connu, pièce qui était doublée par une autre de mêmes dimensions (n° 1). Un des points obscurs dans ce contexte est le passage entre le vestibule interne et cette deuxième pièce: on ne relève nulle trace d'un passage net. De la pièce n° 1, on accédait, par une porte aménagée à chaque extrémité, dans une sorte de couloir illuminé par les baies des longs côtés et qui faisait le tour de tout le corps central, aussi sur le côté sud, lui aussi illuminé par des baies. Le corps central comprenait, lui encore trois pièces, deux parallèles nord-sud et une transversale est-ouest (n° 2, 3 et 4). Ces pièces sont à peu près de dimensions égales et accessibles seulement par une porte unique. Enfin le couloir permettait d'accéder aux pièces d'angle sud-est et sud-ouest légèrement surélevées.

Il convient d'ajouter que le vestibule interne était compris entre deux pièces carrées qui devaient être des bassins. Cette destination est pratiquement assurée par les panthères sculptées sur les faces externes des longs côtés est et ouest, panthères dont la gueule ouverte servait de déversoir, de fait de trop plein au bassin situé de l'autre côté du mur. Le bassin est communicable aussi par une porte avec l'escalier.

Voilà donc les caractères descriptifs de cet extraordinaire monument. Mais comment l'interpréter?

Sur ce point encore, la restitution la plus diffusée est celle de C. Butler. Elle consiste à tracer le plan d'un grand espace central interne conçu dans une des solutions présentées comme une salle basilicale: les colonnades internes présumées avaient leurs correspondants dans des demi-colonnes engagées dans les baies des longs côtés. C'est, avec des variantes, l'image que P. Lapp a reprise dans l'Encyclopédie archéologique de la Terre Sainte. Mais la description que nous venons de fournir montre que cette restitution est contraire aux données matérielles de la ruine: la réalité première était toute différente de cette image arbitraire.

Ce que nous pouvons dire de la fonction du bâtiment peut-il nous servir à en concevoir l'agencement interne?

L'idée de la salle basilicale se rencontrait avec l'identification d'un temple, identification proposée d'abord par de

Saulcy et qui avait aussi les faveurs de C. Butler et de P. Lapp. Mais une telle interprétation est contredite par le seul texte dont nous disposons, la description fournie par Fl. Josèphe. Ce dernier, qui n'a pas vu le monument, mais qui disposait d'une bonne source, le désigne par le terme de *baris*: ce n'est malheureusement pas un terme grec, ni même, semble-t-il, sémitique. On le retrouve assez souvent à la même époque et plusieurs fois chez l'auteur cité: c'est la désignation employée pour la forteresse Antonia à Jérusalem, c'est-à-dire la résidence du gouverneur romain, à la fois chateau fort et résidence. La résidence d'Hyrkan, le seigneur de Tyros, c'est bien ce que le monument peut avoir été, une résidence monumentale, richement décorée, protégée et agrémentée à la fois par le lac-dont il formait le centre. C'est bien la manifestation du goût de luxe et d'ostentation qui a dû caractériser un personnage de l'importance d'Hyrkan. Tenons-nous en donc au témoignage de Fl. Josèphe, qu'il n'existe aucune bonne raison de contester.

Ce retour au texte ne nous fournit cependant pas la clef pour l'interprétation de détail des locaux et malheureusement les termes de comparaison sont rares et d'ailleurs d'un genre tout différent. Les palais hellénistiques connus s'insèrent sans peine dans la tradition du palais grec ou oriental, dont l'élément de base est la cour entourée de pièces diverses sur ses côtés. Le qasr, lui, se présente, bien au contraire, comme un bloc avec entrée unique, comparable malgré tout *mutatis mutandis* avec un château médiéval. Le rez-de-chaussée, sur lequel nous pouvons seul nous livrer à quelques spéculations, offre une particularité remarquable: c'est en quelque sorte l'image inverse de celle que nous venons de rappeler pour les palais grecs et orientaux fermés vers l'extérieur et organisés autour d'un espace central à ciel ouvert. Le qasr comprend un noyau central fait de pièces fermées, et apparemment aveugles, entourées d'un long couloir bien éclairé. Une des interprétations possibles est celle d'une sorte de grand magasin, magasin d'armes et de provisions, avec des facilités pour la manipulation offertes par le couloir aux grandes baies.

Mais dira-t-on: la résidence? les pièces d'habitation? Ce bâtiment ne vient-il pas d'être défini comme un petit palais?

La réponse est évidente: il y a l'étage. L'étage avec son système développé de loggias et de fenêtres pouvait précisément répondre aux nécessités d'une habitation. On retrouverait de la sorte une spécialisation propre à l'Orient entre le rez-de-chaussée, de fait ouvert, et un étage—un harem—séparé et d'accès plus difficile: un escalier unique y montait.

De cet étage que savons-nous? Trop peu de chose encore en ce moment. Les parties que l'on peut restituer à peu près—je l'ai déjà fait—sont les deux massifs nord et sud. Pour le reste, rien de bien sûr, des éléments d'architecture dispersés et malaisés à insérer dans une image d'ensemble.

C'est là que nous reconstruisons une difficulté supplémentaire: le problème de l'achèvement ou plus exactement de l'inachèvement du bâtiment.

La question est débattue depuis longtemps. Elle a été soulevée d'abord à propos des moultures et de leur décor

souvent restés en bosse, les uns comme l'autre. L'édifice en offre de surprenants exemples, ainsi les chapiteaux de la loggia nord, dans lesquels de Saulcy crut pouvoir reconnaître des chapiteaux persans à têtes de cheval et qui ne sont en réalité que l'ébauche de chapiteaux corinthiens. Mais ce sont là des détails qui ne permettent pas de conclure. Beaucoup de monuments antiques n'ont jamais vu leur décor achevé.

Je crois, en ce qui me concerne, que la construction resta inachevée. Le destin même de son auteur, Hyrcan, qui connut à Iraq al Amir la fin brutale de sa carrière et de sa vie offre à cela une explication suffisante.

Quand, en effet, on examine la ruine dans le détail, on est amené à conclure que le bâtiment fut abandonné, ouvert à tous les vents. On ne relève nulle part la trace de l'insertion des fenêtres ou des portes. De façon caractéristique, au porche nord, la porte du vestibule interne est munie d'une cavité de crapaudine à son linteau: mais la cavité correspondante au seuil fait défaut. Pas de plafonds conservés—ou presque. Ceux qui ont subsisté sont les absurdes plafonds mégalithiques des porches nord et sud. Nulle part enfin de trace pour un dallage, ou d'un sol autre qu'un sol de marche. Ces données s'accordent bien avec l'image de l'apparent inachèvement des murs internes, tous arrêtés à un même niveau, ou avec celui des deux bassins dans lesquels on ne relève nulle trace de l'enduit indispensable pour retenir l'eau.

Si l'on suppose—ce que l'on peut sans absurdité—que le bâtiment abandonné après Hyrcan fut à une date quelconque vidé complètement de tout ce qu'il y avait d'intéressant, notamment des dalles et des colonnes qui pouvaient s'y trouver, le résultat est pour nous le même: nous ne disposons plus des éléments nécessaires pour restituer l'image de l'aménagement interne primitif. Les blocs qu'on n'arrive pas à insérer dans les restitutions élaborées jusqu'à présent peuvent provenir de cet aménagement interne. Mais il peut s'agir aussi bien de résidus—dans le cas du démontage hypothétique—ou de blocs préparés et non mis en place, dans le cas de l'inachèvement.

C'est sur ce point précisément que l'absence de points de comparaison bien évidents constitue une gêne presque définitive. Il est pourtant pratiquement hors de doute que des édifices du même genre ont dû exister à l'époque hellénistique, et aussi bien plus anciennement que plus tardivement, dans l'aire culturelle à laquelle appartient Iraq al Amir. L'insuffisance des fouilles dans cette même aire est responsable de cette situation; mais on peut espérer que le développement des fouilles apportera une solution.

Cette impossibilité—qui n'est pas encore définitive—ne saurait nous empêcher de mettre en lumière les caractères principaux de cet édifice insolite. En un mot, il s'agit bien d'une construction d'époque hellénistique et plus précisément, au point de vue du style, d'un monument gréco-oriental.

P. Lapp avait cru nécessaire de pratiquer des sondages stratigraphiques pour préciser la date à l'aide de la céramique recueillie; il ne trouva que des tessons byzantins, témoins de l'occupation tardive du monument et guère de tessons plus

anciens; nos sondages ont confirmé ce constat décourageant, mais qu'on pouvait prévoir. Bien avant P. Lapp, C. Watzinger avait pu justifier la date hellénistique—celle fournie par Fl. Josèphe—par l'analyse des chapiteaux corinthiens qui sont prévitruviens de toute évidence. Le bâtiment bénéficie en effet d'un décor architectural grec. Les caractères hellénistiques en sont, outre les chapiteaux, les calices d'acanthé enveloppant les bases des colonnes et demi-colonnes, ou encore l'association des ordres doriques et corinthiens: association impossible plus anciennement et impossible de nouveau par la suite. Propre à l'architecture hellénistique aussi est la place donnée aux loggias et aux baies. Mais par ailleurs, nous l'avons déjà vu et souligné, la conception du plan et l'aménagement de l'intérieur n'ont rien d'hellénique, mais sont certainement de tradition orientale.

Le caractère gréco-oriental de l'édifice est sensible ailleurs. Ainsi dans la technique. A la base, une tradition orientale, très certainement syro-phénicienne, celle de l'appareil mégalithique associé aux blocs posés de chant; l'absence de lits parfaitement horizontaux d'un bout à l'autre du bâtiment accentue encore ce caractère. L'intervention d'équipes locales est évidente; elle devait être doublée par l'action d'autres équipes, de formation grecque celles-là, auxquelles était abandonnée l'exécution du décor architectural, de la mouluration et des colonnes: là plus rien d'oriental. Même les fameux merlons semblent avoir fait défaut.

Le dosage est inverse quand nous examinons la frise aux lions. Le principe même d'une frise de ce genre placée à la base d'un étage remonte à une lointaine tradition orientale; il en va de même du thème des fauves qui exécutent une ronde protectrice autour du monument. Mais en voici aussi l'interprétation grecque: les animaux ne se suivent pas dans une file uniforme et sans fin et les lions alternent avec les lionnes associées à leurs petits: c'est là un détail dans le goût pittoresque propre à l'époque hellénistique. Quant au style, il révèle des mains grecques, sans aucun doute possible, avec des traits d'époque très nets: la saillie générale du relief, très forte, le rendu de la musculature et des veines, entre autres. On a là d'excellents exemples de sculpture hellénistique et pour une fois bien datés. Et les mêmes réflexions s'imposent à la vue de la magnifique panthère sculptée à la base du long côté est: la pierre, qui n'est pas d'un coloris uniforme, suggère l'image d'une panthère tachetée—autre manifestation du goût pittoresque de l'époque.

Il n'existe pas dans l'aire de la Syrie et de la Palestine antiques de monument d'époque hellénistique de la même originalité. Sa redécouverte par la fouille et le travail de l'architecte s'imposait; sa restauration fait honneur à la Jordanie.

Bibliographie

Pour les recherches françaises récentes, cf. Ernest Will, *Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1977, pp. 69–85; id., *Annual of the Department of Antiquities (Jordan)* xxiii, 1979, pp. 139–149; id., *Le Monde de la Bible*, no 22 (janv. févr. 1982), pp. 12–18.